

De notre envoyé spécial dans le Pacifique

Les désarrois de David Lange

Pour beaucoup de Néo-Zélandais, l'effondrement du prix du mouton est bien plus important que la poursuite des essais nucléaires à Mururoa

On roule à gauche, le gazon paraît taillé au millimètre et le café est imbuvable : c'est un bout d'Angleterre au pays des Maoris. Wellington frissonne au sortir de l'hiver austral. Les rues sont tristes, les couleurs froides. Le vent humide habille de vert-de-gris la statue de Victoria. Devant les églises, les vieilles dames au visage de

Des vallées tapissées de moquette vert cru, piquetées de moutons blancs en peluche

porcelaine ont le regard doux et charitable des soldats de l'Armée du Salut. La jeunesse sage et branchée boit de la bière dans les pubs en écoutant des succédanés de Joan Baez chanter « *Blowing in the Wind* ». Le bonheur fait des bulles de mousse blonde. Les pionniers s'enivrent le dimanche. A la sortie du concert du Heavy Metal, les loulous déchaînés roulent carrément à vingt kilomètres/heure au-dessus de la vitesse autorisée et jettent quelques pétards dans les rues vides. Wellington, capitale de la Nouvelle-Zélande, peut parfois se montrer dissipée.

Ou en colère : « *Ne laissez pas les tueurs s'échapper !* », crient les murs du centre-ville. Les tueurs ? Des Français. L'explosion d'Auckland n'a pas seulement ouvert les flancs du « *Rainbow-Warrior* », elle a aussi déchiré le rideau ouaté qui, jusqu'alors, protégeait les îles

néo-zélandaises du reste de l'univers. Attentats, détournements d'avion, prises d'otages, terrorisme : connaît pas dans ce pays pelotonné près du pôle Sud, loin des lignes de fracture. La France ? Image lointaine et stéréotypée d'un « *life-style* » entre bouffe et culture. La première langue étrangère, de loin, choisie dans les collèges, c'est le français ; deux cent mille visiteurs pour une exposition du peintre Manet ; un parler-chic local et des menus ponctués de formules « *à la française* » ; un pays occidental, européen, ami. Et puis, brutalement, le vacarme, une coque par le fond et du sang. A bout touchant. *Bloody French !*

Les geysers d'eau sale soulevés par les mines du port d'Auckland épousent les formes inquiétantes de champignons radioactifs. Le spectre de Mururoa reprend corps « *au mo-*

Suite page 38 →



● Les désarrois de David Lange

Suite de la page 36

ment où nous l'avions nous-mêmes provisoirement relégué à l'arrière-plan du manuel du pacifiste, loin derrière le chapitre des bateaux nucléaires américains », reconnaît Nicky Hager, porte-parole du très puissant Peace Movement New Zealand. Nicky, 27 ans, est pacifiste à plein temps. Son travail : rechercher l'information, influencer les médias, faire pression sur les hommes politiques. Sa dernière grande bataille : la remise en question du droit d'escale des bateaux américains dotés d'armement nucléaire. Le Peace Movement a mobilisé ses trois cents organisations, jeté quinze mille personnes dans les rues et levé une armada de petits bateaux pour assurer le blocus du port d'Auckland. Pétitions, télégrammes, interventions... Nicky Hager ne quittait plus les couloirs du parlement. Reagan a grondé, menacé. Mais les bateaux américains ne sont pas entrés. Echec au géant.

« Avec l'attentat du "Rainbow-Warrior", le gouvernement français nous a donné un formidable coup de main. » Les écologistes ont fait passer le message : France-Etats-Unis, même danger venu de la mer, même pression de puissances étrangères sur le pays. Une seule solution : libérer le Pacifique du nucléaire. Raisonnablement en trois temps : « La France est un pays à destinée européenne, explique Nicky. Les îles du Pacifique doivent décider de leur propre sort. » Regard frais et conclusion couperet : « La France, comme les Etats-Unis, doit quitter le Pacifique... aussi vite que possible. » Trois petits tours et exit le trio Mururoa, Nouméa, Wallis-et-Futuna.

« Les libéraux-pacifistes ne comprennent rien aux réalités politiques mondiales. Ils vivent dans des villes-ghettos en forme de nuage », tranche Richard D. Vallance. Il prévient : « Je suis conservateur-paysan. » La Nouvelle-Zélande est au bout du monde ; sa ferme est au bout de la Nouvelle-Zélande. A six cents kilomètres d'Auckland, la route de Te Ore Ore creuse la montagne. Longue vallée tapissée de moquette vert cru, piquetée de moutons blancs en peluche et de vaches frisonnes, maisons de poupée posées à côté des rivières... Sur le bord des chemins, les enfants promènent leur poney en laisse comme on balade son chien.

Kahumngini : la terre au nom maori appartient depuis cinq générations aux Vallance, fils de pionniers anglo-irlandais, increvables à la tâche et caractère de fer, grands avaleurs de forêts sauvages. Dans le jardin, une tribu de tignasses blondes court pieds nus dans l'herbe grasse. A l'intérieur, des meubles de bois dorés, de vieilles horloges, un gros chien couché sur le parquet patiné et, partout, l'odeur forte d'un ragoût de mouton. Kahumngini : cinq mille moutons, six cents vaches, un millier d'hectares accrochés à flanc de montagne. Le bras tendu, Richard D. Vallance désigne au loin une clôture invisible, « la fin de ma propriété ». A douze kilomètres. Il aime montrer le labyrinthe savant de portes et de barrières pour trier les moutons et l'atelier de tonte où cinq hommes de front dépouillent mille deux cents bêtes par jour dans une atmosphère brûlante de poussière de laine. Le paysan est un gentleman-farmer.



David Lange

« Et pourtant, la crise actuelle est en train de nous démolir. » Brusquement, Richard D. Vallance est inquiet. Il parle en agitant ses mains immenses, des plis serrés au coin des yeux et la mousse aux lèvres comme un cheval nerveux. La crise ? Les veaux sont expédiés aux Etats-Unis pour finir en hamburgers chez McDonald. Mais les prix de la viande de mouton se sont effondrés de moitié. Déjà, cinq ans plus tôt, la sécheresse avait été catastrophique. Une équipe de télévision était venue l'interviewer. Pour seule réponse, Vallance avait épaulé son fusil et abattu une de ses brebis. En direct, face à la caméra. Plus grave : cette année, les terres se passeront d'engrais. Trop cher. « Désormais, moins d'herbe, donc moins de moutons. » Ultime ballon d'oxygène : l'exportation. « Nous sommes une nation européenne excentrée. »

Les pieds dans la terre, Richard D. Vallance garde les yeux rivés sur les marchés européens et les relations diplomatiques. La CEE devient de plus en plus difficile à pénétrer. Il faut convaincre, séduire le Vieux Continent, et notamment... la France. « Je suis un pragmatique. » La crise ouverte par l'affaire du « Rainbow-Warrior » ressemble à une nouvelle calamité naturelle. Comme tout Néo-Zélandais, il reste profondément choqué par « un acte de guerre inacceptable ». Mais il ajoute : « Vous n'auriez pas dû le faire dans le port d'Auckland. Ailleurs... » En bon conservateur, Richard D. Vallance n'a aucune tendresse pour Greenpeace. « Les pacifistes croient naïvement pouvoir extraire la Nouvelle-Zélande de la logique des deux blocs, la mettre à l'écart du globe. » Le paysan étale sur la table le dernier numéro du journal local, le « Wairarapa Times Age ». En première page, un encadré : « Menaces françaises sur le commerce. » Jacques Chirac met en garde contre les répercussions de la crise sur les exportations de beurre et de moutons néo-zélandais. « Alors, négocions avec fermeté, insiste l'agriculteur, mais en évitant toute déclaration publique tapageuse ! »

Pour ce tenant du pragmatisme, le diable —

« un idéaliste naïf, bavard lunatique » — s'appelle David Lange, il est travailliste et Premier ministre. Avec lui, jamais le pays n'aura parlé aussi haut, aussi fort. Quarante-deux ans, quatorze mois de pouvoir, deux crises internationales majeures et une façon très personnelle de charger sabre au clair les grandes puissances coupables de pousser trop loin le bouchon atomique. Religieux, méthodiste très pratiquant, David Lange est depuis toujours un pacifiste sincère, farouchement opposé au nucléaire, un « mystique anti-atome » parfois à la limite du rationnel. « Je ne veux pas aller à Mururoa pour voir... un cratère. » Face aux Etats-Unis, il n'a pas exclu de quitter l'Anzus, la sacro-sainte alliance militaire entre l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les Etats-Unis, pour rejoindre le camp des non-alignés.

Depuis l'affaire du « Rainbow-Warrior », le chef des travaillistes mène la vie dure aux Français. Ironique, cinglant, emporté ; adepte des coups de gueule et des phrases assassines, chaque conférence de presse est un coup d'éclat. Le Premier ministre, sûr du soutien populaire et de l'union sacrée contre le nucléaire, a su surfer sur les vagues d'une crise passionnelle. Le port d'Auckland se répète à l'envi ses bons mots et approuve ses exigences : la France doit présenter des excuses officielles à la Nouvelle-Zélande, dédommager Greenpeace, la famille de la victime et l'Etat néo-zélandais pour la « violation de la souveraineté » — plusieurs millions de dollars —, et extraire les auteurs de l'attentat.

Sur le fond, tout le pays parle d'une même voix. Le « navré » concédé par Laurent Fabius sera jugé insuffisant. Mais David Lange n'a jamais su résister à une question provocante. Avec le temps, le ton s'est durci. En conférence de presse, il parle trop et trop vite, va trop loin, doit faire marche arrière. Paris l'accuse de souffler le chaud et le froid. A Wellington, l'opposition lui reproche de se servir du « Rainbow-Warrior » pour masquer les problèmes économiques, l'inflation à 16 %, l'effondrement des prix agricoles et le conflit sur les salaires. Les turbulences de l'Anzus ébranlent les états-majors politiques. Si la plupart des Néo-Zélandais sont résolument hostiles au nucléaire, une large majorité reste fidèle à l'alliance. David Lange doit se battre sur tous les fronts. L'effet « Rainbow-Warrior » commence à faire long feu.

Du coup, le contentieux est confié à une mission d'experts. Objectif : aboutir à un accord global dans les six mois. « Tout ce que Wellington désire, c'est régler le conflit avec Paris », affirme Geoffrey Palmer, vice-Premier ministre. Dans les bureaux du ministère des Affaires étrangères, les hauts fonctionnaires analysent les « intérêts convergents des deux pays », expliquent longuement que « lutter contre les essais nucléaires ne veut pas dire remettre en question la présence de la France dans le Pacifique. » Des deux côtés, on joue maintenant le temps et la raison. David Russel Lange, lui, se tait. Comme s'il cherchait soudain un nouveau souffle, une passerelle fragile entre deux mondes : la ville de Nicky le pacifiste et les champs de Richard le pragmatique.

JEAN-PAUL MARI ●